

Le match des deux dindons **« Le Dindon »**

Michel Vaïs

Number 69, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29186ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1993). Review of [Le match des deux dindons : « Le Dindon »]. *Jeu*, (69), 160–164.

Le match des deux dindons

«Le Dindon»

Texte de Georges Feydeau. Mise en scène : Luc Durand; décor : Stéphane Roy; costumes : François Barbeau; éclairages : Guy Simard; conception musicale : Yves Léveillé. Avec Marc Béland (Rédillon), Annick Bergeron (Maggy Soldignac), Luc Durand (Pontagnac), Edgar Fruitier (Soldignac), Sylvia Gariépy (Clotilde Pontagnac et Mme Pinchard), Jean-Bernard Hébert (le gérant et Gérôme), Charles Lafortune (Victor et le 1^{er} commissaire), Marie-France Lambert (Lucienne Vatelín), Bernard Meney (Vatelín), Jean-Marie Moncelet (Pinchard et le 2^e commissaire), Catherine Sénart (Augustine et Clara) et Patricia Tulasne (Armandine). Production du Théâtre ProFusion, présentée au Théâtre du Vieux-Terrebonne du 18 juin au 4 septembre 1993, puis en tournée panquébécoise du 5 février au 26 mars 1994, avec la même distribution.

Terrebonne 1, Montréal 0

Rare plaisir d'esthète — du moins, de ce côté-ci de l'Atlantique — que de comparer deux mises en scène d'une même pièce à quelques mois d'intervalle. La chose est d'autant plus étonnante cette fois-ci que les deux productions du *Dindon*, celle de la compagnie ProFusion et celle du Rideau Vert, étaient diffusées en tournée en même temps, au cours de l'hiver 1994. Autre point commun : des costumes signés Barbeau, parfaitement seyants et joyeux à Terrebonne, inexplicablement ternes au Rideau Vert (la triste robe brune de la séduisante Lucienne, l'informe pyjama de Rédillon, et ainsi de suite).

Pour injuste qu'elle soit toujours, la comparaison s'impose d'autant plus ici que les moyens réunis pour ces deux productions étaient fort inégaux. D'un côté, une jeune compagnie de théâtre estival, évidemment non subventionnée, dont la rentabilité ne dépend que des ventes au guichet; de l'autre,

«Le Dindon»

Texte de Georges Feydeau. Mise en scène : Denise Filiatrault; décor : André Barbe; costumes : François Barbeau; éclairages : Claude Accolas. Avec Yvan Benoit (Rédillon), Micheline Bernard (Lucienne), Patrice Dubois (Victor), René Gagnon (Pontagnac), Maude Guérin (Armandine), Michel Houde (Jean et le commissaire), Guy Jodoin (Soldignac), Danièle Lorain (Clara), Sophie Lorain (Maggy Soldignac), Gérard Poirier (Pinchard et Gérôme), Pierrette Robitaille (Mme Pinchard), Lise Roy (Clotilde Pontagnac) et Alain Zouvi (Vatelín). Production du Théâtre du Rideau Vert avec la collaboration du Palais Montcalm, présentée à Montréal du 11 janvier au 5 février et à Québec du 16 au 26 février 1994.

un théâtre «d'hiver», dit institutionnel, en fait, la plus vieille compagnie de théâtre professionnelle du Canada. Donc, un budget dérisoire dans le coin droit, confié de surcroît à un metteur en scène débutant (c'était le premier exercice du genre pour le comédien aguerri qu'est Luc Durand), pour une production de douze comédiens; et dans le coin gauche, un budget sans doute conséquent, confié à une metteuse en scène déjà rompue aux rouages du boulevard et à treize comédiens. Les deux salles sont de capacité identique (420 places à Terrebonne contre 426 à Montréal). Le résultat : victoire écrasante pour Terrebonne par k.-o. technique!

Rappelons brièvement l'intrigue du *Dindon*. Pontagnac a suivi dans la rue Lucienne Vatelín, sans se douter qu'il s'agissait de la femme d'une connaissance. Étant parvenu à s'introduire chez elle, il se retrouve nez à nez avec Vatelín, qui finalement ne prend

pas trop mal la chose, et qui en profite pour faire admirer ses toiles au séducteur. Arrivent Rédillon, le discret soupirant de Lucienne, puis Clotilde, la femme de Pontagnac, qui épiait son mari volage. Enfin, survient une mystérieuse Anglaise, Maggy, dont on apprend qu'elle fut la maîtresse de Vatelín à Londres. L'action va se corser à l'hôtel Terminus, où Vatelín est contraint de fixer un rendez-vous à Maggy (avec aux trousses son mari Soldignac, un Anglais né à Marseille!); où Lucienne, entraînée par Pontagnac, va chercher une preuve de l'infidélité de son mari; où Rédillon rencontre sa maîtresse d'un soir,

Marc Béland (Rédillon)
et Patricia Tulasne
(Armandine) dans
le Dindon au Théâtre
du Vieux-Terrebonne.
Photo : Robert Laliberté.



Armandine (laquelle trouble infiniment le groom Victor); enfin, où Pinchard, un vieux maréchal, vient célébrer son vingt-cinquième anniversaire de mariage avec sa femme sourde comme un pot.

Ce qui compte, à mon avis, lorsqu'on monte un Feydeau, c'est que, d'une part, le texte soit clairement perçu dans toutes ses dimensions ludiques (inventions langagières, jeux de mots, sous-entendus...), sans que le rythme vif, essentiel, en gomme la compréhension; d'autre part, que la mise en place, les jeux de scène, l'utilisation des accessoires, les lazzi, s'inscrivent harmonieusement dans la matière Feydeau pour la prolonger comme une respiration nécessaire. Voilà ce qui opposait de manière frappante les deux productions.

Autant, à Terrebonne, le verbe de Feydeau était manié avec adresse par les comédiens, et au premier chef par ces as de la diction que sont Bernard Meney et Luc Durand lui-même (lequel a dû imposer sa propre rigueur aux comédiens qu'il dirigeait), autant, dans la mise en scène montréalaise, le texte sortait souvent comme une malheureuse bouillie, malgré les louables efforts de René Gagnon, Danièle Lorain, Micheline Bernard. Le décor, surchargé, écrasant, terne, au Rideau Vert, respirait au contraire l'ingéniosité à Terrebonne, où les transformations à vue offraient un spectacle en soi.

Mais c'est par le degré et le genre d'imagination des metteurs en scène que le dindon hivernal perdit une à une toutes ses plumes et que la partie fut définitivement gagnée par le volatile estival. Cette imagination fut d'abord, on ne s'en étonnera pas, stimulée chez Luc Durand par certaines contraintes. Le budget, invraisemblablement serré, limitait la distribution terrebonnoise à douze comédiens, un de



Patrice Dubois (Victor),
Maude Guérin
(Armandine) et Yvan
Benoit (Rédillon) dans
le Dindon du Rideau Vert.
Photo : Guy Dubois.

moins qu'au Rideau Vert. Les rôles étaient donc différemment répartis entre les comédiens. (Les deux metteurs en scène ont d'ailleurs «aménagé» le texte ou amalgamé certains rôles secondaires; Durand en a coupé une demi-heure et Filiatrault bien davantage, au point de rendre certains développements incompréhensibles.) Ainsi, Sylvia Gariépy jouait deux rôles à l'opposé l'un de l'autre, celui de la pétillante Clotilde (cocufiée par son dindon de mari) et celui de la sourdine épouse du maréchal Pinchard. La transformation de la comédienne ajoutait à la suavité de ses personnages, tout comme, au Rideau Vert, la mutation de Gérard Poirier entre ses personnages de Pinchard et de Gérôme augmentait le plaisir du spectateur. Au Rideau Vert, la sourde, jouée par Pierrette Robitaille, aurait pu dans les mêmes conditions s'avérer proprement hilarante, ce qui ne fut pas le cas.

Plusieurs gags me reviennent en mémoire, dans les deux productions. Ils témoignent,

chez Filiatrault, d'un besoin ostentatoire de «plaquer» des numéros de cabaret sur le jeu — ce fut le cas, par exemple, pour l'embrouillamini autour des chapeaux dans la chambre d'hôtel —, alors que chez Durand, pour audacieux qu'ils soient, les effets de mise en scène apparaissent toujours intimement chevillés au texte et aux personnages. Pour un gag réussi au Rideau Vert (Maggy tapie dans l'ombre, accrochant au bras de son mari son parapluie qu'il cherchait), plusieurs sont ratés car trop évidents, maladroits ou peu imaginatifs, tout au moins si on les compare à ceux de l'équipe terrebonnaise : Pontagnac et Vatel se tapotant affectueusement les épaules par-dessus celles de Lucienne; les chutes répétées de Rédillon faisant une cour discrète à Lucienne; le silence lourd de menaces qui s'instaure entre Rédillon et Pontagnac la première fois qu'ils sont seuls; la brusque volée que Rédillon assène au groom Victor dans la chambre d'Armandine, etc. Il faut dire qu'à Terrebonne Rédillon était composé par un Marc Béland

Bernard Meney (Vatelin),
Luc Durand (Pontagnac),
Marie-France Lambert
(Lucienne Vatelin)
et Gariépy (Clotilde
Pontagnac), au Théâtre
du Vieux-Terrebonne.
Photo : Robert Laliberté.



difficile à battre. Excentrique dans sa verve autant que dans ses frétilllements, le comédien, en « artiste de l'amour », se lançait, dès son entrée en scène, dans une redoutable gesticulation toute en contorsions, qu'il parvenait à entretenir et à rendre crédible jusqu'à la fin. Je revois son Rédillon repu, vidé de son énergie par onze heures d'Armandine ininterrompues, déchiré entre deux soupirantes inespérées à la fin, s'affaler avec maestria sur son récamier, et tenir le chapeau de Lucienne, non pas à la main (comme le fait benoîtement Yvan Benoît au Rideau Vert), mais... au pied!

Je revois aussi, dans la production terrebonnaise, l'inénarrable Edgar Fruittier en Soldignac, avec sa canne-tabouret qu'il ouvrait à tout bout de champ (son accent anglais ayant miraculeusement préservé son humour provençal); la bonne Augustine¹ en somnambule, héraut étonnamment assidu : on l'aurait crue tout droit sortie de chez Molière; le groom long comme une asperge au pantalon trop

court; l'Armandine appétissante et immensément généreuse de Patricia Tulasne, alors que celle de Maude Guérin, à Montréal, faisait dans le genre cocotte boulotte et sosotte; l'Anglaise d'Annick Bergeron déployant sur la table de la chambre d'hôtel son pratique coffret « service à thé de voyage »; Pontagnac (Luc Durand) installant ses pièges sonores pour surprendre Vatelin en flagrant délit d'adultère : on aurait dit deux cloches, ou deux gros seins chromés, alors qu'au Rideau Vert ces objets étaient indiscernables et donc insignifiants. Je revois, à Terrebonne, Rédillon se sentant de trop au moment du premier tête-à-tête entre Lucienne et Augustine (où elles règlent leur sort aux hommes), et tentant discrètement, laborieusement, de disparaître dans un miroir du salon!

Le Vatelin de Bernard Meney était un impeccable bourgeois cossu, du genre mari

1. Car à Terrebonne, on avait transformé le domestique Jean en bonne que l'on a prénommée Augustine, pour pouvoir confier les deux rôles à Catherine Sénart.

fidèle et sans histoire, que la soudaine apparition de sa flamme londonienne jetait littéralement dans un effroi proche de l'apoplexie. Celui d'Alain Zouvi, un peu jeunot, paraissait plus benêt, bonasse, fadasse dans la panique. On l'imaginait mal avocat.

Sans compter, par-dessus tout cela, cette musique de foire ou de cirque, assourdissante, au Rideau Vert, qui semblait vouloir à tout prix teinter d'un air de fête une sombre histoire d'adultère. En deux mots, c'est le *plaisir* communicatif de jouer Feydeau qui était absent rue Saint-Denis (où on l'a pourtant tellement pratiqué!), alors qu'à Terrebonne il était apparu dans toute sa splendeur imprévue, et admirablement soutenu par une technique efficace.

Michel Vaïs

«Créanciers»

Texte d'August Strindberg. Adaptation, mise en scène et décor : Téo Spsychalski; assistant à la création : Alain Solowy; éclairages : Philip Whiteside; accessoires : Michèle Castegnier. Avec Carmen Jolin (Tekla), Denis Michaud (Gustave) et Jean Turcotte (Adolphe). Production du Groupe de la Veillée, présentée à l'Espace la Veillée du 29 septembre au 16 octobre 1993.

Liberté et trahison

Dans son plus récent essai, Milan Kundera s'élève avec sérénité et intelligence contre tous ceux — interprètes, traducteurs, exécuteurs testamentaires — qui ignorent les droits moraux des auteurs dont ils trahissent, pour des raisons tantôt louables, tantôt inavouables, les volontés dernières.



Jean Turcotte (Adolphe) et Denis Michaud (Gustave) dans *Créanciers* à l'Espace la Veillée. Photo : Pierre Longtin.